

L'identité et le défi d'ouverture

PAR JEAN-MARIE WEBER

L'homme ne peut vivre et exister sans l'autre en occurrence la femme comme nous l'affirment les auteurs de la Genèse. Et pourtant quelques lignes plus loin nous est décrit le premier meurtre: un fratricide. Ces deux récits nous font signe que l'identité et l'altérité posent problème, et ceci depuis la nuit des temps.

Notre identité c'est l'ensemble de nos identifications. Grâce à la rencontre avec l'autre dans lequel nous nous mirons, nous développons notre singularité. Mais qu'il s'agisse de relation à une autre personne ou de l'intégration dans un collectif, cela ne se fait guère sans qu'il y ait aussi des malentendus, des conflits et un prix à payer, donc de la perte.

Depuis notre enfance nous vivons d'un côté le plaisir du lien que nous formons avec nos proches et de l'autre côté nous ressentons par moments la crainte d'être abandonné. Et très tôt nous essayons d'y faire avec. Freud en donne un exemple lorsqu'il analyse ce jeu du «fort-da» de son petit fils, qui, frustré de l'absence de sa mère fait disparaître et réapparaître une bobine en émettant alternativement des sons qui ressemblent aux mots «fort» et «da». C'est ainsi que ce gamin fait ses premiers pas de symbolisation. Il apprend à faire avec l'absence et la présence de la mère et avec ses propres pulsions. Il entre ainsi dans l'ordre langagier donc dans le symbolique. Il ne se laisse plus faire, mais sait faire activement avec ses frustrations.

Par peur de revivre des temps d'abandon, nous essayons d'avoir de l'emprise sur des situations à risque et ceci sans nous en rendre nécessairement compte. A la limite nous nous collons à l'autre pour en disputer comme objet sécurisant, comme «proch - un». Un peu semblable à la relation avec le nounours de notre enfance, objet transitionnel, c'est à dire de substitution de la mère absente. Mais il existe aussi le cas contraire où l'autre est vécu comme trop proche ou trop présent. Et nous ressentons le besoin de faire écart afin de garder un espace de liberté. Dans les deux cas ce cache derrière notre désir de vivre une envie d'emprise sur l'autre. Nous le considérons soit comme objet sécurisant soit comme sujet menaçant notre liberté et notre intimité.

Ce mal de faire avec l'Autre en tant que sujet fait émerger des pensées qui nous affectent et qui déclenchent une dynamique que nous pouvons appeler avec Freud pulsion de mort. En effet la vie est pleine de privations et de frustrations. Elle nous déçoit, ce n'est jamais ça. Nous n'avançons que par perte. Voilà pourquoi peut se développer un vœu de non risque, de non-combat, finalement de non-être. Et pour certains la mort peut devenir une dernière condition de jouissance. Nous rencontrons la pulsion de mort dans un vœu de non être sauf à être - narcissiquement - le phallus, comme l'affirme Moustapha Safouan. Qu'elle soit plutôt «suicidaire» ou «meurtrière», la pulsion de mort a souvent comme origine un événement qui nous a confrontés avec un manque de support, un vide, ou une rupture que nous ne savons assumer. Il s'agit finalement d'un refus catégorique de perte, de séparation, et de «rencontre» nécessaire pourtant pour vivre vraiment.



(PHOTO: SHUTTERSTOCK)

La dynamique mortifère s'installe d'autant plus que nous voulons rester collés à une image que nous avons formée de nous-même et de l'autre. Consciemment ou inconsciemment nous n'osons pas sortir de notre cadre pour nous ouvrir au désir de l'Autre et à l'altérité en nous-même, donc à notre propre désir. Nous préférons rester dans la mêmété, nous n'osons pas «d'exister», de nous ouvrir à d'autres possibilités, sur la vie, le réel. Si nous risquons par contre de quitter telle vision ou tel cadre de fonctionnement qui nous enferme nous entrons dans une dynamique que Freud nomme pulsion de vie.

Si nous résistons à rencontrer et à nous ouvrir à l'Autre et à nos propres désirs, donc finalement à la vie nous faisons l'expérience contrainte de répéter en permanence ce ratage d'ouverture. Or notre désir de vivre, quoique refoulé, nous contraint de répéter à le réprimer, donc de continuer à rater quelque part au lieu de donner place à la vie. Cette déstabilisation et fragilisation due à notre enfermement ou aux secousses de la vie finissent souvent par nous pousser finalement à devenir attentifs à ce qui demande à vivre en nous-même.

C'est donc notre rapport à l'Autre, à l'altérité, à la vie en nous-même qui décide de ce que nous nous trouvons dans une dynamique de pulsion de vie ou de mort. Tout en sachant que même une dynamique mortifère peut nous mener à un point zéro, qui nous fait aller au-delà de la répétition du même.

L'enfermement identitaire au niveau collectif: risques et défis

Les deux types de dynamique que nous venons de rencontrer au niveau individuel, peuvent se rencontrer aussi au niveau collectif. Porté par le désir de vivre nous nous intéressons à d'autres personnes, ethnies, civilisations, cultures, nations ou religions. Même si nous ne les aimons pas dans leur globalité, nous les respectons dans leur singularité tout en nous réservons de formuler des critiques par rapport à tel et tel trait, pourvu que nous pensions agir avec justice. Existait aussi des cas où nous avons peur de l'autre. Sa

façon d'être, de vivre en tant que sujet de désir et d'être parlant nous dérange, nous fragilise dans notre identité. Sa manière de jouir de la vie et de la mort nous est étrange, nous fait peur ou est insupportable. Evoquons à ce sujet par exemple les djihadistes qui sont poussés par un furieux désir de sacrifier leur propre vie et celle des autres. En croyant vivre ainsi une identité forte de «surmusulman» (l'ethi Benslama) ils pensent donner une réponse à certaines frustrations personnelles et collectives ainsi qu'au nihilisme qui les ronge.

L'identité et l'altérité posent problème, et ceci depuis la nuit des temps.

La mondialisation et la globalisation nous confrontent aujourd'hui de plus en plus avec l'étranger. Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui ont l'impression que le Capital global s'en fiche de nos Etats-nations, de nos démocraties et que les politiciens ne savent plus faire avec les défis des sociétés modernes.

Les exclusions économiques, politiques et culturelles de nombreux humains font émerger toute une série de fondamentalisme et de terrorisme. Elles profitent aussi aux mouvements et partis d'extrême droite en Europe et ailleurs. Ceux-ci basent leurs programmes sur les différents maux de la globalisation, de la démocratie et reprochent aux politiciens au pouvoir de causer mais de ne rien faire pour les exclus de la mondialisation. Mais avec leur solution d'identitarisme ils se retrouvent dans une dynamique d'enfermement par rapport à l'Autre, donc de pulsion de mort. Comme au niveau individuel on voit les protagonistes s'inscrire dans un discours de rivalité, de «ou lui ou moi», d'ami ou d'ennemi et d'identitarisme contre identitarisme. Il n'y a pas de dialogue, aucune envie d'expérimenter la vie différemment ou de partager les ressources et les perspectives différen-

tes. C'est justement l'appel insistant à l'unité nationale qui veut faire ignorer la nature de cette union, c'est à dire de l'enfermement et de la mort.

Soyons francs, cette dynamique mortifère n'est pas uniquement réservée à ceux de l'extrême droite. Pensons à certains politiciens des autres bords! Même s'ils nous disent lutter pour notre liberté, le «libre - échange» et une Europe ouverte, nous découvrons certains parmi eux tellement éblouis narcissiquement par leur image propre, que nous avons l'impression qu'ils sont aveugles par rapport aux problèmes qui se posent à la démocratie et à nos sociétés. Leur surestimation les rend aveugle vis-à-vis de «l'impossible à supporter» (Lacan). Ceci est d'ailleurs possible, parce que nous nous sommes installés dans une culture de l'indifférence comme l'affirme Slavoj Žižek. C'est déjà Nietzsche, à sa manière, qui nous a rendu attentif à cette dynamique mortifère en disant: «Un peu de poison de temps à autre; cela donne des rêves agréables; beaucoup de poison pour finir, afin d'avoir une mort agréable. On travaillera encore, car le travail distrait. Mais on aura soin que cette distraction ne devienne jamais fatigante. On ne deviendra plus ni riche ni pauvre; c'est trop pénible. Qui voudra encore gouverner? Qui donc voudra obéir? L'un et l'autre trop pénibles.

Pas de berger et un seul troupeau! Tous voudront la même chose pour tous, seront égaux; quoiconque sera d'un sentiment différent entrera volontairement à l'asile des fous.

Jadis tout le monde était fou», diront les plus malins, en clignant de l'œil.

L'identité contingente

Heureusement qu'au niveau individuel et collectif nous arrivons quelquefois à un point zéro où nous ne voulons plus rester dans la répétition mortifère et de jouer les mêmes jeux de refus de l'altérité comme de la parole. Nous voilà prêts à redonner une chance aussi bien au symbolique, donc à l'esprit comme au réel, donc à la vie. Certaines secousses au niveau individuel que collectif peuvent nous pousser à mettre nos désirs en projet. Ceci suppose que nous soyons aussi prêts à laisser tomber certaines identifications, à quitter des territoires connus comme l'a fait déjà Abraham, ou nos communautés habituelles comme Jésus le propose au jeune homme riche. Il ne s'agit donc pas de renoncer à la singularité, mais d'accepter la «contingence de notre identité» (Žižek) afin d'assumer notre liberté individuelle et de lutter pour la liberté sociale.

Les défis actuels de répétition et d'identitarismes motivent certains à s'engager dans la politique. Espérons qu'ils acceptent l'impossible de la tâche et qu'ils se mettent à l'écoute des exclus de toute sorte avec l'objectif de politiser des problèmes causés par le Capital global aussi bien dans les domaines de l'économie, que de la santé et de l'éducation.

Louleur est enseignant-chercheur à l'Université du Luxembourg